

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3040. — 60^e Année.

SAMEDI 25 MARS 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE GÉNÉRAL ROQUES, MINISTRE DE LA GUERRE

Le général Galliéni, malade, ayant donné sa démission, le général Roques fut appelé à lui succéder le 17 mars dernier. Nul choix ne pouvait être plus heureux, ni mieux accueilli par la nation. Le général Roques, qui a pris part à toutes les grandes campagnes coloniales (Afrique, Tonkin, Dahomey, Madagascar), détint, au Ministère, les plus hautes fonctions. Tour à tour on le vit directeur du Génie, puis, de l'Aérostation militaire, dont il fut l'initiateur en France. — Depuis la déclaration de guerre il se signala comme commandant de corps d'armée, et ensuite comme chef d'armée. Partout il a fait preuve des plus rares qualités d'intelligence, d'activité et de méthode. Notre nouveau Ministre est bien le chef que nous faisions souhaiter les graves événements au milieu desquels nous vivons.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LEÇONS DE CHOSES

A Tamines, ville ouvrière du Hainaut belge. Les Allemands y sont entrés le 21 août. Durant toute la journée du 22, les habitants qui se sont montrés dans les rues sont conduits à l'église paroissiale. On les y enferme. A six heures un officier du Kaiser se présente, très calme, monocle à l'œil, ganté, éperonné, rigide, « très chic ». Il fait « le tri ». Tous les hommes, ouvriers pour la plupart, sont réunis en groupe compact. Ils sont plus de cinq cents ; le plus jeune a treize ans, le plus âgé quatre-vingt-cinq. En marche, au pas ! La troupe les mène sur la grand-place, près du pont de la Sambre. On les fait attendre là une heure. Quoi ! On ne le leur dit pas. A sept heures l'officier, toujours correct, tire un papier du revers de sa manche et commence une lecture à haute voix. Personne n'entend ; d'ailleurs c'est de l'allemand : entendrait-on que personne ne comprendrait.

Le papier lu et replié, l'officier s'écarte : une fusillade éclate : quand elle s'arrête, les cinq cents ouvriers sont par terre. L'officier repart : il crie, de façon intelligible, cette fois, que « la vie sauve est promise à ceux qui sont tombés par feinte ou qui ne sont que blessés, à condition qu'ils se relèvent sans tarder ». On voit, dans le tas, s'agiter des bras, des jambes, des torsos ; de ci, de là, un corps sanglant se soulève, se traîne, se dresse : une centaine de blessés, quelques autres que la chute de leurs voisins de rang ont entraînés mais que les balles n'ont pas atteints, sont debout, effarés, terrifiés, haletants, fous... La décharge de dix mitrailleuses les fauche aussitôt ; ils retombent : les fusilleuses se précipitent, escaladent le monceau de corps, les lardent à coups de baïonnettes, les écrasent de leurs talons et de leurs crosses.

Le lendemain, 23 août, les « vainqueurs » convoquent, sous peine de mort, tout ce qui reste d'hommes vivants dans le village et dans les hameaux voisins : deux cents environ. On les conduit devant « le tas » de la veille : un tas énorme, « d'au moins quarante mètres de long, six mètres de large, un mètre de haut ». Il faut enterrer « tout cela ». Les malheureux creusent d'immenses fosses et y portent les restes de leurs frères. Les officiers surveillent la besogne et l'activer : pour être plus à l'aise, ils ont fait apporter des tables, des fauteuils, des verres, boivent le champagne. L'un d'eux a eu l'idée de faire sortir les femmes de l'église afin qu'elles assistent au spectacle. Pas d'attendrissement ! Tel est le mot d'ordre. Le travail est bien fait, et rapide : un corps qu'on jette en terre soulève un bras. Celui-là n'est que blessé : on appelle le major. — « Enterrez », fait-il. Et on enterre.

Quand tout est fini, quand la fosse est comble, les soldats prussiens se massent sur la grand-place, et, repoussant par les rues, vers la campagne, femmes et fossoyeurs, les chassent et les dispersent : qu'ils s'en aillent ! Où ? N'importe ! Ils iront errer dans les champs, ils coucheront à la belle étoile, mais il faut évacuer le village. Et, bousculés, repoussés, violents, traqués jusqu'aux limites des derniers faubourgs, les pauvres gens, lamentable troupeau de veuves, d'orphelins, de pères en larmes, de mères sanglotantes, s'égaille par les prairies. Tamines est vide : les allemands en sont les maîtres : alors le pillage en règle commence : les coffres-forts des commerçants, les caisses blindées des grands industriels sont ouverts au moyen de pincettes-monseigneur et de chalumeaux oxydriques. Cent quatre-vingt-huit maisons sont brûlées : cinq cent trente-quatre autres sont méthodiquement saccagées et resteront défoncées, béantes, entièrement démunies de leurs meubles, de leurs provisions, de leur vaisselle, de leur literie et de leur linge.

— Le même jour, à Schaffen, — en Belgique encore, les pionniers travaillent : ils sont munis d'outils spéciaux et de munitions appropriées : ils portent sur le dos des récipients perfectionnés, assez semblables aux fontaines que promenaient naguère dans nos jardins publics les marchands de coco. Ce n'est pas du coco que distribuent les pionniers impériaux : leur hotte, — modèle officiel, — contient du pétrole et du naphthe.

Ils arrosent copieusement de cette composition chacune des maisons du bourg : cela s'opère méthodiquement toujours, avec calme, sous la conduite des officiers, non point la nuit, mais en plein jour : les habitants regardent : ils voient ces pionniers, tenant en main un tuyau, terminé par une petite lance, diriger le jet, de la rue, par les fenêtres ouvertes, dans les rez-de-chaussées : quand une maison est suffisamment arrosée, ils passent à la suivante. Derrière eux viennent d'autres soldats qui jettent, dans l'appartement imbibé, une poignée de petites pastilles... Et tout flambe.

A Monceau-sur-Sambre où les rues sont plus longues qu'à Schaffen, les maisons plus nombreuses, le travail est divisé : on fait sortir des rangs trois équipes différentes : l'une ouvre les portes, ou, si elles sont verrouillées, les fait sauter à coups de haches, l'autre arrose de pétrole, la troisième jette les pastilles. Pas la moindre place n'est laissée à l'improvisation ou à l'imagination : ces choses s'effectuent sans désordre, avec discipline et sang-froid. Un témoin déclare avoir vu un officier à cheval diriger la manœuvre : il évaluait de l'œil l'importance de chaque immeuble, la nature des matériaux entrant dans la construction et commandait en connaisseur : — « Ici, un homme ! Ici trois ! Ici cinq ! » A Averbode, un commandant allemand prend, avec sa troupe, possession de la localité : un notable se présente à lui, afin de parlementer et de connaître ses dispositions : l'officier supérieur lui répond, avec le plus beau sang-froid, qu'il ne vient pas là pour se battre, mais pour incendier le village. A Termonde on vit mieux ; une compagnie, — une compagnie d'incendiaires d'élite, évidemment, — se présente en bon ordre, traînant des réservoirs sur roues où chaque homme, porteur d'une ceinture pneumatique, allait s'approvisionner de liquide pour asperger les façades : aussitôt un autre soldat, muni d'un gant spécial, passait devant les maisons, frottait de son gant les boiserie des portes et des fenêtres et tout prenait feu à ce simple contact : l'incendie mis à la portée d'un enfant, système breveté et défiant toute concurrence, permettant de brûler toute une rue en moins d'un quart d'heure.

— A Louvain, le 25 août, l'ordre fut intimé à la population, par l'autorité allemande, de quitter la ville qui allait être bombardée, disait-on, par l'artillerie française : cet ordre était donné « comme un conseil », dicté par l'humanité. On recommandait aux fugitifs de laisser leurs maisons ouvertes. Chacun obéit. Les expulsés gagnèrent les campagnes environnantes, et — toujours par humanité, — les Allemands les y retinrent durant huit jours, huit jours pendant lesquels les hordes du Kaiser, débarrassées de tous témoins gênants, purent s'en donner à cœur-joie. « Les Allemands, conte un narrateur non suspect, M. Hervé de Gruben, n'eurent même pas la peine d'enfoncer les portes : une fois dans la maison on avait vite fait de briser, à coups de crosses, les panneaux des gardes-robes et de fracturer avec la pointe des baïonnettes les tiroirs des secrétaires. Les coffres-forts étaient plus durs à forcer, mais un outillage de cambrioleur put en venir à bout. Le contenu des meubles était répandu sur le sol et chacun y faisait son choix. Couverts d'argent, linge, œuvres d'art, jouets d'enfants, instruments de précision, tableaux, tout était bon à prendre. Ce que les pillards ne pouvaient emporter était déchiré, brisé, sali. Après, ils passaient par la cuisine et descendaient à la cave. Enfin, la panse et les mains pleines, ils portaient triomphalement à la gare le butin pris à l'ennemi. Que d'heureux les cadeaux allaient faire en Allemagne ! On y organisa des « ventes d'objets, provenant de Belgique, au profit de MM. les officiers », ainsi qu'on en a pu lire l'annonce dans un journal de Cologne.

Ces faits sont empruntés à des relations écrites d'après des enquêtes officielles : au livre de M. Pierre Nothomb, sur les *Barbares en Belgique*, au récent volume de M. Pierre Somville, *Vers Liège, le chemin du crime*, au récit de M. de Gruben, appuyé du témoignage de Mgr Deploige, président de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain. Nul ne peut les mettre en doute ; mais ils suscitent quelques réflexions. Ce cambriolage gigantesque, ces incendies méthodiques, ces fusillades organisées, ne sont pas les effets d'une surexcitation passagère née de l'ardeur

et de la fièvre du combat : ils sont l'accomplissement d'une consigne, le résultat d'une éducation spéciale, l'apogée d'un système et d'une discipline.

On ne brûle, on ne saccage, on ne tue avec une telle perfection que si l'on y a été dressé préventivement. Il faut avoir appris pour s'acquitter de ces besognes avec tant de sang-froid et de maîtrise. Et ceci ouvre des jours singuliers sur ce qui se passe dans les écoles militaires allemandes. Tandis que dans notre Saint-Cyr, dans notre Polytechnique ou dans notre Saumur, on enseigne aux jeunes officiers, outre les théories militaires, l'abnégation, le renoncement, le sacrifice de tout intérêt personnel à la Patrie, tandis qu'on les instruit du passé chevaleresque de la race, qu'on leur donne en exemple la loyale bravoure des ancêtres, leur miséricorde pour les vaincus, leur respect de l'adversaire, leur traditionnelle pitié pour les victimes innocentes que font les guerres, — là bas, à Berlin, à Munich ou à Stuttgart, il y a, pour les cadets qui se destinent à porter l'épée, des cours de cambriolage, d'incendie et de massacre. Et les choses ne se peuvent expliquer autrement : il faut, de toute nécessité, que ces compagnies de pionniers aient été dressées à la sinistre besogne : il faut que des officiers d'état-major aient analysé et choisi ces pastilles incendiaires, expérimenté ces pompes à pétrole ; il faut qu'ils en aient montré le maniement à des élèves-officiers qui l'enseigneront eux-mêmes à leurs soldats. Il faut encore que ces gentilshommes, — puisqu'ils sont tous nobles ceux qui sont galonnés dans les armées du César allemand, — il faut que ces gentilshommes s'appliquent à l'apprentissage de la pince-monseigneur et de la lampe à forer les coffres-forts. Il y a une leçon de pillage, où sont entendues des questions de ce genre : — « Comment agiriez-vous quand il s'agit de barboter, sans péril pour vos hommes, toute l'argenterie, tous les meubles et tous les bons vins d'une ville de cinquante mille âmes ? — Mon colonel, répond l'élève, on éloigne la population sous le fallacieux prétexte que l'ennemi va la bombarder ; on recommande de laisser les portes ouvertes, et quand la ville est vide de ses habitants, il ne reste plus qu'à procéder à l'enlèvement de tout ce que les maisons contiennent et qui mérite d'être enlevé. — Quel usage faites-vous de ces objets et quelle destination leur attribuez-vous ? — Le butin ainsi recueilli est soigneusement emballé et dirigé par trains spéciaux vers l'Allemagne où il sera vendu au profit de MM. les officiers... »

Il faut encore que ces incendiaires si bien dressés, qui travaillèrent à Termonde, à Schaffen à Monceau-sur-Sambre, à Tamines et en tant d'autres lieux, aient fait quelque part l'essai de leur pompe à pétrole, de leurs pastilles et de leurs gants phosphoriques. Rien, dans ce pays si fier de ses facultés d'organisation, n'est laissé au hasard ; et imaginez-vous ces pionniers répétant, en temps de paix, leur rôle ; mettant le feu à des baraques de planches élevées tout exprès, apprenant à braquer leur lance à naphthe au bon endroit, à enlever une tuile du toit, pour activer le courant d'air, dans le cas où la flamme est paresseuse. Il faut aussi dresser les soldats à tuer des enfants et des femmes, à fusiller par masses des villageois désarmés, car cela s'apprend comme le reste et il n'est pas au monde un être civilisé qui puisse, de sang-froid, réaliser de telles infamies, s'il n'y a pas été préparé diligemment par des moniteurs habiles et expérimentés. Il faut, surtout, — et c'est là l'invariable, — que de tous les aspirants officiers auxquels on inculque ces ingrates leçons, aucun ne se révolte et ne s'indigne ; qu'aucun ne s'insurge contre le maître et ne lui crie : — « Mais vous nous déshonorez ! Mais vous nous enseignez-là une œuvre d'apaches et d'assassins ! Il n'y a pas sur terre caverne de brigands où soient professées pareilles monstruosité ! » Non, ils écoutent le cours, docilement ; ils en profitent du mieux qu'ils peuvent, ils ne rougissent pas le moins du monde, quand ils sont sortis de l'école, de transmettre ces leçons de choses à leurs soldats, et ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est qu'ils s'enorgueillissent des résultats, qu'ils sont fiers de leurs crimes comme d'autres le seraient des plus valeureux exploits, et qu'ils se figurent nous fournir ainsi des preuves de leur éminente Kultur !

G. LENOTRE.

Au moment où paraît La Divine Comédie, ce superbe livre que le public attendait avec tant d'impatience, et auquel, depuis quelques jours, il fait un accueil si fervent et si plein d'enthousiasme, M. Henry Bataille veut bien nous donner le premier poème qu'il écrivit, au début des hostilités, mais qu'il a retranché, avec d'autres, de son volume, désirant laisser à celui-ci un caractère d'humanité, et de généralité absolue, sans tenir compte des faits historiques de la conflagration.

Nos lecteurs, nous en sommes persuadés, éprouveront une haute joie à pouvoir lire ici le beau poème enfiévré dont Henry Bataille a eu l'exquise pensée de leur réserver la primeur.

A L'ALSACE

Les voici, les voici ! Lève la tête... Ils viennent !
Vite debout ! toi le petit, et toi l'ancienne !
O femme, fais bouffer ta coiffe aux coques noires !
O vieillard, joins les mains sur ta veste alsacienne,
Ou bien dis à l'enfant, ignorant de l'histoire,
De faire avec son bras un geste d'avenir,
Lui qui n'a jamais fait les gestes de l'adieu !...
J'entends le sol craquer et les chevaux hennir !
Le souffle est là. Il met déjà ta joue en feu.
A l'horizon le flux des grands héros s'avance !
Il va tout submerger, tes monts, tes bois, tes fleuves !
Déjà sens-tu peser sur toi toute la France ?...
Alsace, tends la lèvre à ceux que rien n'abreuve
Si ce n'est le baiser d'infini dont on meurt.
Sois pâle et frémis toute, Alsace ! Les amants
Merveilleux sont venus, fous de rage et d'horreur
Les voici !... Tu vois bien, ce n'est rien quarante ans !
Va, tu peux chanceler sous le poids de ta gloire.
Jamais pareil amour n'illumina l'histoire !
L'ardeur héréditaire est là qui les enflamme.
Quarante ans ! tu n'as pas vieilli d'un jour chère âme !
Chaque soldat qui meurt, meurt la face vers toi !
Si ton cœur bat plus fort c'est que leur cœur est froid.
Tes bras sont bien étroits pour tenir de tels morts !
Ouvre-les grands pourtant, et la paume au dehors.
Ecarquille les doigts, qu'on doute en te voyant
Ainsi dressée, tendue et fixe, en point de mire,
Si c'est pour le baiser, ou bien pour le martyre !
...
Quel est le dénouement que le ciel nous prépare ?
Qu'importe ! nous trouvons notre heure belle et rare.
Appelons l'avenir, mais c'est déjà superbe
Que nous ayons repris et refoulé ton herbe,
Et que l'histoire voie enfin ce peu de chose :
Un troupière qui passant par là, fait halte, pose
A terre son flingot, t'empoigne, encor suant,
De sainte ardeur, de poudre noire, de vaillance
Et te porte jusqu'à sa bouche en s'écriant,
Fusil jeté et rose au poing : « Bonjour la France ! »

Août 1914.

Henry BATAILLE.

JOURS DE GUERRE

LUNDI. — L'attribution de l'Hôtel Biron aux œuvres de M. Rodin est définitivement faite. Les admirateurs de celles-ci qui sont déjà plusieurs générations doivent s'en réjouir. Comme, jadis, Victor Hugo et, beaucoup plus loin encore, Voltaire, il semble que, vers sa vieillesse, le sculpteur connaisse, non plus la popularité, qui est changeante, ni la célébrité, qui a d'inexpliquables variations de caractère, mais la renommée. L'Académie décerne un ticket pour la station *Immortalité* ; mais l'*immortel* venant à disparaître, on s'aperçoit, — presque toujours dans la semaine qui suit ses funérailles, — que la garantie de survie qui lui avait été offerte n'était qu'un simulacre de peu de valeur.

M. Rodin tient une place tout à fait particulière dans l'opinion de ses contemporains. Sa gloire est faite pour braver le temps ; elle paraît être de la même matière que les blocs, les bustes, les titans qui l'ont engendrée. Ce statuaire, qui fut surtout un exécutant prodigieux, un faiseur de *morceaux* hors pair, a pu heureusement verser dans la littérature sans presque jamais sombrer. Il est vraisemblable qu'il exécutait parfois un fragment d'humanité, pour le plaisir de créer dans la glaise, puis d'éterniser ensuite dans le bronze ou le marbre, une certaine partie du corps ou même un corps tout entier ; il savait mieux que quiconque placer sous l'épiderme le relief

d'un muscle, modeler un pied, une jambe avec tous leurs tendons, leur nervosité dans leur chair épaisse, donner l'apparence de l'action, de l'être en mouvement, qui va vers la réalisation d'une pensée. Lorsque le morceau, l'étude étaient exécutés, un ami de M. Rodin entraînait dans l'atelier, souvent même avant que toutes les parties fussent parvenues au même degré d'achèvement.

— Quel magnifique Orphée vous avez fait là, disait l'ami... Ou : quelle Eve superbe... Ou : quel Penseur !

Et l'étude de morceau devenait : *Enfant Prodigue, Eve, Penseur*, etc... Il est à remarquer que, jamais, M. Rodin ne se sert d'un accessoire. Il a délaissé tout le bagage légué par l'antiquité, ramené par la Renaissance, et, depuis lors, employé avec des fortunes diverses jusqu'au romantisme, jusqu'à nous. On cherche, en vain, le casque d'une minerve, le caducée d'un dieu ; le trident, la conque, les urnes, les cuirasses, la torche, la lance et tous ces attributs qui sont, non seulement commodes pour aider l'artiste à s'exprimer et le public à le comprendre, mais encore qui permettent, en créant, comme dans la poésie, certaines formes immuables, de voir passer de mains en mains les flambeaux sans que, d'une génération à l'autre, d'un siècle à l'autre, les grandes lignes de l'art aient changé. M. Rodin, lui, nous livre ses héros, ses demi-dieux tout nus, sans draperies, comme sans attributs, ni aucun des emblèmes que, d'étape en étape, les hommes avaient respectés et transmis à leurs descendants. Son œuvre emprunte à cette plasticité dépouillée de tout enjolivement une sorte de grandeur brutale. Les images qu'Auguste Rodin a dressées sur des socles ne semblent d'aucun âge après la Grèce. Et toutes les raisons pour lesquelles, plus tard, on les datera de ce siècle-ci, ne pourront être qu'à la gloire de notre temps. Leur splendeur toute stricte, leur puissante matérialité animée de cette intense fièvre que le génie seul peut communiquer aux créatures nées de lui, marqueront, parmi tant d'art épouvantable né des expositions, de l'industrialisation et du besoin respectable et impérieux de vivre, du népotisme, du parlementarisme, du « tout à tous », etc... Qu'il y ait eu Rodin jettera sur ce temps de la lumière et couvrira d'ombre la médiocrité dont nous aurons tant souffert. Les épaules de quelques hommes suffisent à porter le poids d'un siècle. Et nous en trouvons une dizaine d'assez robustes pour aller au devant de l'avenir chargés du nôtre, sans crainte de le laisser s'engloutir dans l'indifférence et l'oubli.

Qu'au milieu de cette guerre, il se soit trouvé des ministres pour accorder un logis comme l'Hôtel Biron à l'œuvre de Rodin, en faire ce pèlerinage, rachète aussi bien des négligences et des erreurs.

* *

MERCREDI. — Cannes... Des mots qui semblent si loin. Un décor qui surprend toujours... Plus que jamais. Le radieux du ciel n'est plus dans le désir. Une sorte de particulier silence plane sur la côte, sur les villas, les jardins qui les environnent. Les yeux voudraient que rien ne fût changé ; l'esprit, qui sait, ne trouve plus à l'air même la saveur de jadis et s'en réjouit : nulle part en France, décidément, on ne saurait être absent, retranché de la guerre. La Méditerranée, si bleue, si calme, est un champ de bataille, aussi. Tout vapeur qu'on aperçoit au loin, minuscule, longer la ligne de l'horizon suivi de sa vapeur grise, est menacé. Des hauteurs qui dominent la baie de la Napoule, d'où l'on voit le mince croissant de la Croisette ourlé d'une frange d'argent, maintes villas blanches montrent leurs persiennes fermées. Les grands hôtels, posés comme des boîtes de dominos sur le flanc des collines, avec leurs palmiers droits évocateurs de l'Egypte des décorateurs de théâtre, qui ne se sont jamais documentés qu'au Louvre, encore n'est-il pas certain qu'ils n'aient pris le magasin pour le musée ; — les grands hôtels, souvent fermés aussi servent parfois d'hôpitaux auxiliaires, de maisons de convalescence.

Le seul drapeau de la Croix-Rouge remplace, au-dessus du péristyle d'entrée ceux qu'il n'était pas nécessaire d'y voir flotter jadis pour apprendre que la maison était allemande ou tout comme et presque uniquement habitée par des étrangers. C'est par les classes élevées que l'internationalisme s'est installé dans le monde ; les travailleurs ont suivi, mais de loin. Ici les Allemands frayaient avec Anglais, Français et Russes, la dame polonaise et le jeune cubain s'y prenaient d'amitié éternelle. Tous les éternels, au sens le plus exact du mot, les fatigués d'une existence de labeur écrasant, fortune faite, depuis un demi-siècle ont passé par là, sont venus goûter ici à l'amère ivresse de ne savoir que faire, à l'écœurante douceur de vivre satisfait de soi. Leur rang, leur fortune, la qualité de leurs maux en avaient fait une classe, un peuple migrateur, se déplaçant avec une docilité, une aisance extrême, obéissant à des lois spéciales, se mouvant de l'est à l'ouest, de Munich à Biarritz, du nord au sud, de Londres à Rome et jusqu'au Caire, sans récriminer, ni se fatiguer jamais de retrouver sur le rivage du Lido les mêmes fantoches, les mêmes spectres, qu'aux représentations de Bayreuth, aux thés des Rumpelmayers ou dans les tangoes des halls illuminés.

La guerre a balayé tout cela. Elle ne l'a point anéanti, mais elle a séparé l'élite (!) de l'Europe Centrale de l'élite (!) des autres parties du monde.

* *

JEUDI. — Ombres de la Riviera. Un stick sous le bras, vêtue de court, on lui verrait presque les genoux, coiffée d'une sorte de bérêt de velours noir, les cheveux en boucles autour du front, l'air d'une de ces jeunes filles évaporées qu'on voit dans les endroits dits à la mode, pendant la saison, qui parlent trop haut, avancent au milieu d'un cortège d'hommes, font une tache qui se voit de loin, du bruit qui s'entend de partout, rééditent tous les mots du jour et de la veille, et semblent vivre dans un courant d'air, sous la projection d'un de ces feux qui suivent l'étoile d'un ballet pendant ses exercices en travers de la scène.

La trop remuante créature a laissé les couleurs criardes qui étaient à la mode jusqu'au 31 juillet 1914 pour le noir et le blanc, mais elle trouve le moyen de rendre leur combinaison et leur voisinage aveuglants.

Une sorte de continuel énervement donne aux mouvements de la jeune femme des formes saccadées, en Z et en X. Après le repas on la voit allumer une cigarette et rester le nez en l'air, à suivre les spirales montantes de la fumée, tandis qu'un de ses pieds bat l'air et qu'elle écoute d'une oreille distraite les propos de ses voisins.

Vous ne pouvez vous empêcher de déplorer que la guerre ait si peu modifié certaines gens ; qu'elles paraissent vivre à tel point en dehors de l'ambiance nouvelle.

La jeune fille se lève, elle va jouer au tennis... Vous entendez pour la première fois son nom. Elle est veuve, son mari fut tué à la Marne...

* *

Un landau passe. Une jeune femme en noir s'y tient au fond, près d'un lieutenant décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre. Sur le devant, trois enfants sourient à leur mère et adressent à leur papa ces incessantes demandes qui sont un des charmes de cet âge. Tableau de famille agréable, mais de ceux qu'il est superflu que le pinceau du peintre prenne le soin d'éterniser, sous peine de tomber dans le conventionnel, la sensiblerie, etc... et nous savons quel trop grand nombre d'artistes s'en acquitte, avec un zèle extrême, depuis que l'idéal est une monnaie si dépréciée.

Devant la porte d'une pâtisserie, le landau s'est arrêté. La mère descend la première, fait dégringoler les petits... On devine le reste, les béquilles aperçues dans la voiture, à côté du soldat, amputé d'une jambe. Toute la nichée sur le trottoir attend le mutilé, tend les bras, comme on voit au creux des nids les petits couverts de duvet ouvrir un bec immense et vide.

L'homme a les yeux clairs dans une face hâlée, les traits fins, une expression de douleur contenue et résignée, mais implacable. Peut-être la réunion des siens, leur tendresse, la spontanéité des enfants à lui procurer une aide, la gravité de sa femme, lui font-elle plus péniblement, plus pesamment sentir son nouvel état qu'il ne l'avait senti encore, pendant les longues journées, les brûlantes nuits d'hôpital, tout hypnotisées sur le seul mot de convalescence...

Et, dans la pâtisserie, devant son assiette vide, l'officier mutilé suit des yeux, dans la profondeur obscure du magasin, des ombres au milieu desquelles nul que lui ne pourrait rien discerner...

* *

VENDREDI. — Antibes. Les ruines aiment le printemps plus que l'automne, qui les écrase d'un trop lourd manteau... Dressé dans un enclos aménagé parmi des vestiges crevassés, des pans de murailles abattues, montrant sous une épaisse couche d'ocre leurs briques toujours jumelles,

un jeune amandier en fleurs cause aux sens une allégresse indéfinissable.

Je viens de le voir, sur les murs d'Antibes, devant la mer, l'amandier rose, avec, dans le lointain, au creux de la baie des Anges, comme une myriade de colombes sur un sac de grains, la blancheur azurée de Nice...

Les Antibois, jaloux de la prospérité de Cannes, de Nice, etc., ont résolu de donner à leur vieille cité, qui offrait tant de caractère, un pittoresque de si bon aloi, l'aspect souriant de ces villes nées comme d'un coup de baguette sur les pentes abritées qui dévalent vers la mer. Leurs plâtres blancs, leurs ciments aveuglants, leurs frises qui mêlent au monégasque le muniçois, leur paraissent seuls capables de faire d'Antibes, où demeure le souvenir de Napoléon, un but pour les hiverneurs, une source de richesse pour le pays. Les vœux des Antibois étaient, avant la guerre, sur le point d'être réalisés. Une esplanade désolée s'étend à la place des murs rasés. Un vague square y dresse un buisson de faux camphriers et de cactus. Une allée bordée de platanes lilliputiens y conduit et, de toutes parts, s'offrent aux regards désenchantés l'ivraie des beaux sites qui meurent et des cités qui naissent, la pancarte portant les mots de : *terrain à bâtir*.

Mais le hasard ne laisse agir les hommes qu'en se réservant d'intervenir à son gré. Les espaces qui commençaient à se couvrir de hideuses villas décorées d'iris peints à la détrempe et de disques de céramique vernissée servent aujourd'hui, non plus, ainsi qu'on s'y attendait, à l'édification de maisons insipides, mais à l'éducation des jeunes recrues, à l'entraînement de la classe 17...

Comme l'amandier que j'ai contemplé tout à l'heure, les enfants qui seront demain des hommes qui étonneront le monde, comme l'étonnèrent les légions de Napoléon ou d'Annibal, les enfants faisant l'exercice se découpent dans leurs bourgerons de treillis, sur les vestiges des vieux remparts éventrés et sur le coréum de la mer.

Non, la côte d'Azur, décidément, n'est pas loin de la guerre... On l'y retrouve à tout instant dressée, embusquée aussi, quelquefois... Des autos-breaks emportent des vingtaines de soldats belges ; des officiers anglais se confondent, de loin, avec ceux du roi Albert... Et accrochés à leurs béquilles les mutilés se traînent le long des enclos où, sous les orangers chargés de fruits, l'herbe nouvelle, comme sous les pas de la Primavera florentine, s'émaille des fleurs du printemps.

(Reproduction et traduction réservées).

ALBERT FLAMENT.



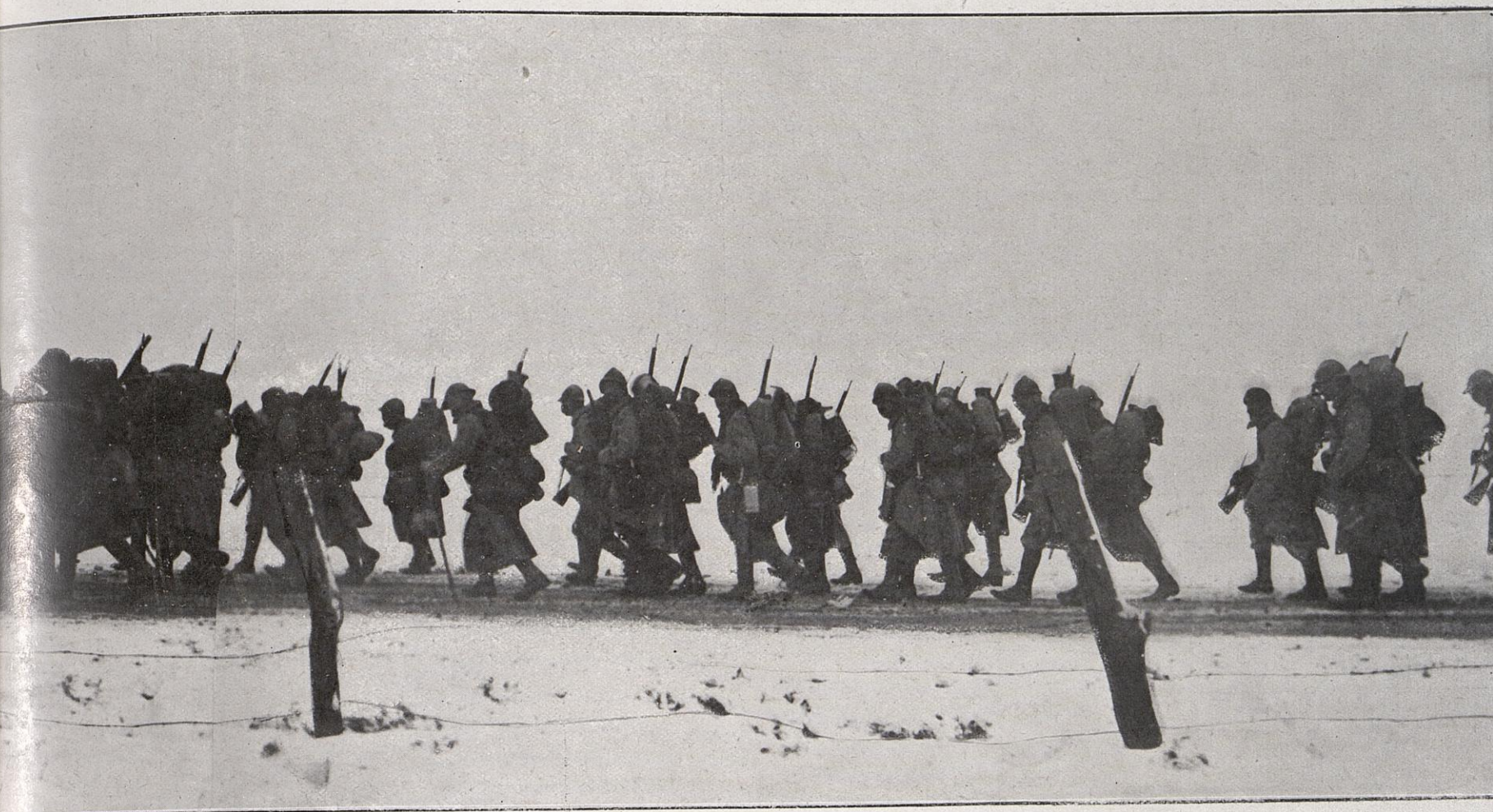
LE RÉCONFORT DE NOS SUPERBES COMBATTANTS. — Après avoir peiné depuis l'aube, après avoir vécu, pendant plusieurs heures, au milieu du pire déchainement de la canonnade ennemie, nos rudes et vaillants « poilus » s'apprêtent à déjeuner de fort bon appétit. On va leur apporter leur subsistance.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE ORNES. — L'autel de la Vierge a été cruellement ravagé par une pluie de shrapnells qui ont éclaté en tous sens, déchirant le: murs, brisant les ornements, éventrant le tabernacle.



LA MARCHÉ VERS LE POINT OU LA LUTTE FAIT RAGE. — Les hommes de renfort arrivent pour prendre leur place dans le combat et pour aider leurs camarades déjà engagés, à écraser les flots d'Allemands qui sans cesse s'élancent vers nos positions.



Officier à son poste de guet surveillant avec sa lorgnette la ruée des Allemands.



A Béthincourt, un coin de tranchées protégé contre l'avalanche des grenades.



Un ravin où, par trois fois, l'attaque se déclina avec un furieux acharnement.



Comment on scrute l'horizon à travers le creux d'un arbre.



Les escarpements, les côtes et les monts sur lesquels s'abattent les gros obus allemands.



Auto d'approvisionnement embourbé dans la neige.



Le village de après trente-six heures de bombardement continu.



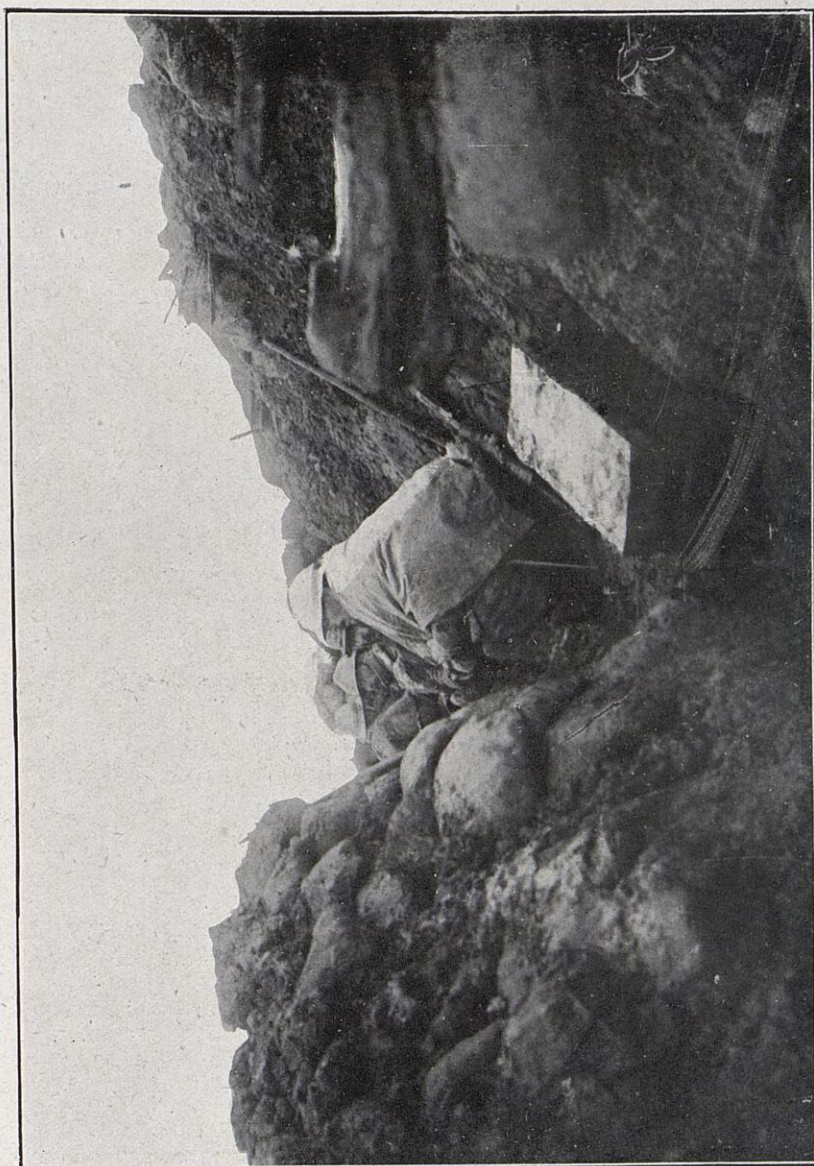
Un observateur dissimulé sous un abri.



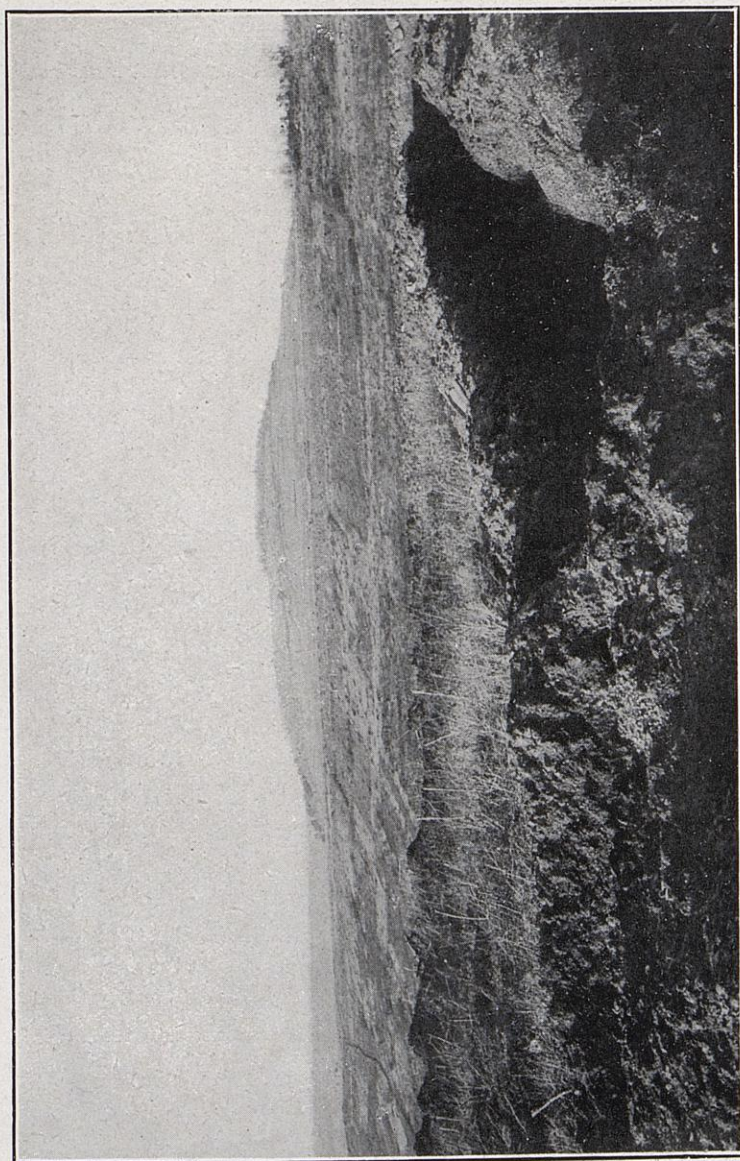
L'aspect que présente maintenant F.....-en-Woëvre.



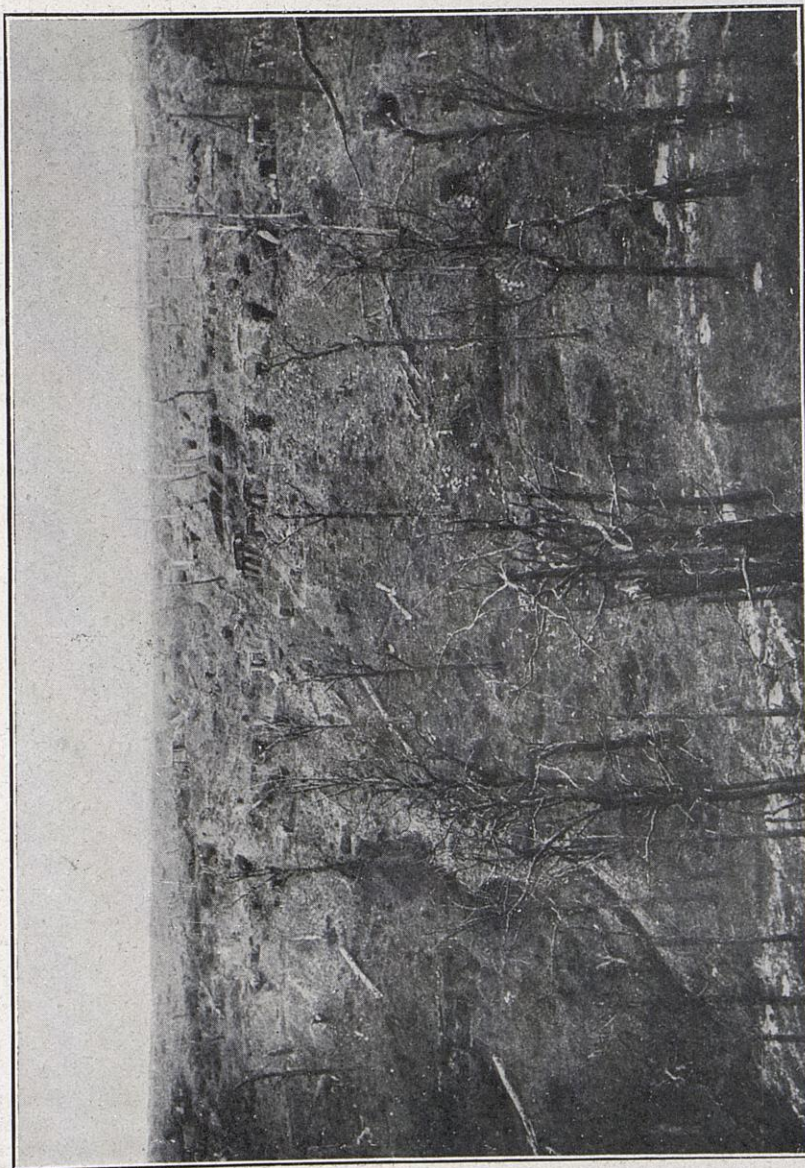
Quelques-uns des nôtres se glissent pour aller s'emparer d'un boyau ennemi.



Derrière la muraille de terre et de sacs entassés, ceux dont les exploits ont soulevé l'admiration du monde entier attendent, impassibles, prêts à de nouvelles prouesses, le déclanchement d'une attaque.



Un des points dominants pour lesquels on s'est le plus âprement battu.



En haut du coteau, les gourbis et les abris de nos admirables soldats; sur le flanc de la colline et dans le ravin, les trous creusés par l'explosion des innombrables projectiles lancés par l'ennemi.



Ce paysage ravagé donne une idée de ce que sont devenus maintenant les sites riantes de la région de la Meuse, après l'ouragan de mitraille qui s'est abattu sur eux et qui persista durant tant de jours. Les arbres ont été ébranchés, arrachés, fauchés par les obus de tous calibres; le sol est creusé d'innombrables trous que firent les projectiles énormes qui, inlassablement, vinrent éclater là.



LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MEUSE. — Quand l'avalanche des fusants et percutants est trop furieuse et trop dense, nos troupiers se mettent un peu en sûreté, et alors que prennent-ils pour abris, ces grands enfants qu'aucun danger ne saurait plus émouvoir ou troubler?..... Les casemates où l'on a amassé les gros projectiles et les obus à ailettes!



Ramscapelle aperçu, la nuit, à la lueur des fusées lumineuses. (Dessin exécuté sur place par L. Huygens.)

CE QU'UN PEINTRE A PU VOIR.

L'YSER INVIOLE

Hanté par le souvenir douloureux de cette exquise et blonde cité toute pleine de visions de gloire, d'art et de fastes que j'avais quittée en plein bombardement, alors que les Barbares venaient seulement de tenter de l'investir, je voulais à tout prix revoir Nieuport et achever de vivre sa grandiose épopée. Je voulais aussi y retrouver ce qui fut ma maison, ce qui était mon atelier...

Vainement, à plusieurs reprises, j'avais essayé de fléchir la rigueur des règlements militaires et d'approcher de cet Yser glorieux, lorsque j'eus la bonne fortune d'être agréé par le Musée de l'Armée comme peintre militaire et chargé de réunir toute une documentation sur cette terre immortelle, seul lambeau inviolé de mon infortunée patrie. O, terre de Flandre que la botte odieuse du soudard allemand n'a jamais souillée, que ta vue devait m'être douce et comme mon cœur battait en te revoyant si belle sous tes tragiques voiles de deuil !

Aussi, qu'importent les quelconques péripéties du banal voyage qui me mit à Dunkerque déjà presque fourbu, ce que je veux conter c'est l'émouvant pèlerinage que j'ai pu faire vers ces lieux sacrés, vers ces fiers débris des villes flamandes écrasées mais invaincues.

C'est de Dunkerque donc qu'une auto militaire mise très gracieusement à ma disposition devait me conduire à R... et de là à O... d'où je pouvais rayonner vers Nieuport, Ypres et Dixmude.

Sous un ciel bas dont les nuées grises semblaient traîner sur la glèbe grasse, la plaine flamande découvrait ses horizons infinis, au loin la dune dessinait dans la brume légère le contour fugitif de ses monticules de sable et les arbres tordus par les vents du large dressaient vers l'immensité leurs bras suppliants... L'atroce route, défoncée et pleine de fondrières, nous secouait sans pitié et bientôt se montrèrent en bordure les premières



Les restes de l'église de Ooskerke.

croix de bois, simple et pieux hommage à la masse anonyme de nos héros ensevelis dans leur irrécusable gloire.

Des tombes ! toujours des tombes ! des tombes encore ! Effroyable rançon de la plus juste des

victoires, monstrueux tribut du Droit et de la Justice ligués contre la barbarie ! Mais ceux qui sont tombés donneraient encore leur vie s'ils le pouvaient pour le salut de la civilisation ; nous leur devons donc de ne pas les pleurer, mais de les envier, car la terre qui les couvre les verrait se dresser plus sublimes encore si, sortant de leur sommeil éternel, ils pouvaient courir sus à l'ennemi abhorré.

Mais la plaine sinistre fuit dans le lointain et l'auto vole vers les régions où d'autres soldats préparent l'œuvre glorieuse... Là, c'est la ruche guerrière, dont rien ne doit se dévoiler... Bientôt, cependant nous approchons de la ville ou plutôt de ce qui était la ville, il faut remiser la voiture et se glisser parmi les ruines, longer les pans de murs, calcinés et branlants, se couler dans les caves aux voûtes épaisses que nos vaillants poilus ont transformées en une pittoresque cité souterraine où règne la plus franche bonne humeur et dont, parmi tant d'épouvantes, toute tristesse est bannie.

C'est la vie triomphante au milieu même de l'œuvre de mort et comme pour affirmer encore la force de la nature, un gazouillis très doux salue le furtif rayon de soleil qui vient dorer un instant ce chaos de pierre... Plus loin, entre deux éclatements d'obus, un merle moqueur siffle sa chanson... Et là, dans les cavernes qui s'animent, des voix jeunes et fortes jettent au vent de joyeux refrains du pays. La fureur tudesque n'empêchera pas le soleil de luire, ni les passereaux d'égrener leurs trilles !...

La mitraille a pu anéantir tant de belles choses, abattre cette délicieuse maison des Dunes dont les murs furent témoins du vœu de l'archiduchesse Isabelle et de la gloire de son époux, faire de cette cité-joyau un désert de pierre, elle n'a réussi qu'à écorner l'antique tour des Templiers qui avait déjà bravé tous les bombardements d'autan ; elle l'a arrondie, fondue pour ainsi dire, mais ces antiques parois restent debout bravant la soldatesque teutonne...

Pendant près d'une quinzaine où je fus cantonné à O..., j'allai presque journellement revoir mon cher Nieuport, me glissant toujours à travers les



Passerelle sur l'Yser à Ramskapelle. (Dessin d'après nature, par L. Huygens.)

éboulis, c'est ainsi que je pus arriver jusqu'à la maison qui était la mienne et chercher dans un inconcevable fouillis la place de mon atelier. Inutile d'essayer de faire le tableau de cette dévastation, tout y était brisé, détruit, haché et si des vestiges voisins ne m'avaient permis d'en déterminer la place, il est bien probable que jamais je n'aurais pu reconnaître où, voici à peine dix-huit mois, j'aimais à travailler dans le calme et le recueillement !

Mais passons, point de regrets inutiles ; l'important, pour le moment, est de saisir sur le vif le plus de scènes de cette vie bizarre, de la ville bombardée et de ses glorieux défenseurs. A l'œuvre donc ! Mais l'artiste propose et la mitraille dispose : à ma première étude, je suis interrompu par l'éclatement d'un shrapnell qui tombe tout près de moi et dont les éclats me frôlent non sans écorner ma boîte de couleurs et me forcent à chercher un refuge sous une voûte voisine encore intacte. Cependant, le point a été repéré et les obus

continuent à pleuvoir ! Quelle canonnade ! Une autre fois, installé sur un morceau de plancher, je croquais cette place exquise lorsqu'un projectile vint provoquer l'écroulement d'un coin de mur et me précipita la tête en avant à l'étage inférieur... Je pus m'en tirer à bon compte, mais un des vaillants cols-bleus qui m'accompagnaient fut malheureusement sérieusement blessé. Il fallut courir à l'ambulance, chercher du secours et je fus frappé du courage admirable et de la calme intrépidité des soldats qui s'étaient précipités pour secourir leur frère d'armes... Quel moral splendide et quelle vaillance !

Mais je songe, malgré moi, que c'est une triste fin de journée ; j'en vis toutefois une plus triste encore. C'était un soir, vers huit heures, la nuit était profonde et l'on en profitait pour circuler un peu. Dans un coin abrité, un soldat menuisier travaillait à la confection de cercueils rudimentaires il en achevait un qu'il nous dit être destiné à recevoir le corps d'un brave qu'on allait inhumer.

Nous le suivîmes et bientôt le tragique cortège se forma. En tête, l'aumônier silencieux et grave, puis les porteurs soutenant la dépouille du héros et, pour fermer la marche, les fossoyeurs, leurs outils sur l'épaule. C'était sinistre et grandiose et rappelait les funérailles presque clandestines des premiers chrétiens...

La triste cérémonie achevée, nous cherchâmes un refuge dans une cave où quelques poilus devaient autour d'un feu de bois, là aussi un récent carnage avait laissé des traces sanglantes ; les murs, les matelas, un sommier de lit, les voûtes sombres, tout était éclaboussé de sang et de débris et cependant aucun des soldats n'en prenait souci. En vérité, il n'est pas exagéré de dire que l'habitude est une seconde nature !

Cette pénible impression devait me rester longtemps dans l'esprit, bien que j'aie pu, à la tombée de la nuit il est vrai, pousser jusqu'à l'entrée d'Ypres et approcher Dixmude ; elle serait sans doute restée la plus vive s'il ne m'avait été donné un autre soir d'accompagner un contingent qui allait en relever un autre aux tranchées de première ligne.

Cette marche en rase campagne dans les ténèbres épaisses, ce silence absolu, le soin que mettaient ceux qui commandaient à chercher des abris pour leurs hommes, car l'ennemi veillait, m'impressionnaient au delà de tout ce que je puis exprimer.

De temps en temps, une gerbe lumineuse montait vers le ciel sombre et retombait en un parachute de pierreries éclatantes roses, vertes ou bleues et l'horizon s'illuminait tout entier, mais aussitôt ce feu d'artifice était suivi d'une rafale de fer...

Bientôt nous avions atteint le premier boyau et parfois un chuchotement sourd frappait nos oreilles étonnées : les Boches jacassaient dans la tranchée d'en face... Mais les hommes avaient pris leur poste, un adieu bref et nous voilà repartis avec la relève. Nouvelles fusées éclairantes, les balles sifflent toujours par dessus nos têtes et le gradé qui nous conduit me confie : « Ce soir ce n'est rien, mais il y a des jours où c'est un vrai plaisir » !

Braves gens vraiment et gens braves que ceux qui finissent par considérer « un vrai plaisir » de risquer ainsi la mort pour la défense du sol natal !

Plus loin, nous côtoyons le point où se mêlent les soldats français et les soldats belges ; eux aussi viennent de relever leurs hommes et ceux-ci, comme leurs frères de France, rentrent en chantant... La zone du silence est franchie et l'on se rattrape joyeusement...

Quelques jours après, ma mission terminée, je rentrais à Paris le cœur et l'esprit pleins de visions guerrières que je m'efforce en ce moment de traduire par le pinceau et par le crayon d'après mes notes, mes croquis et mes études nombreuses ; j'espère ainsi apporter ma modeste part de collaboration à l'histoire de la plus grande guerre que le monde ait vue.

Léon HUYGENS.



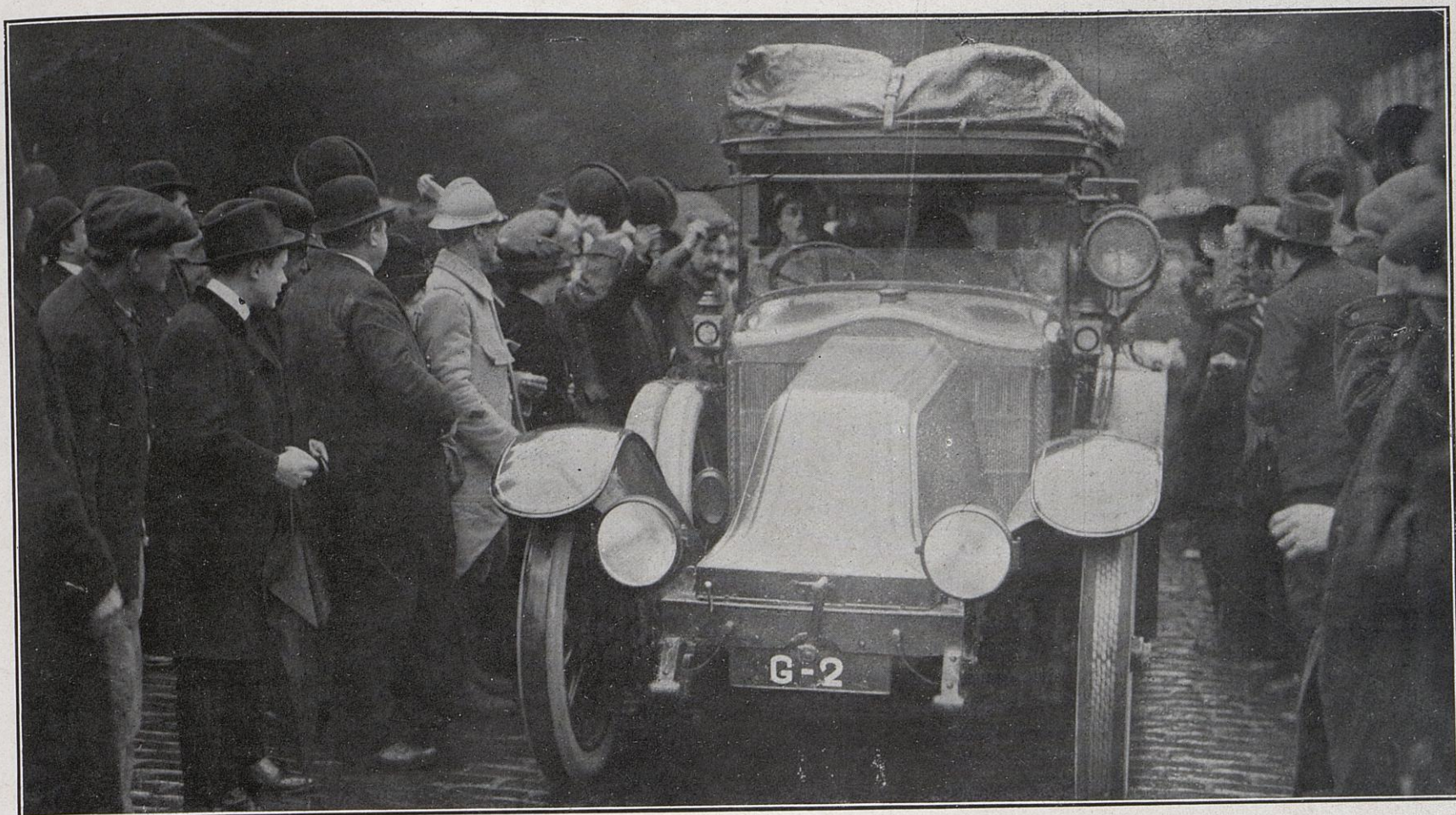
Le Tsarévitch en uniforme de cosaque. (Photographie prise au quartier général du Tsar.)



LA POPULARITÉ DU TSAR CHEZ SES SOLDATS. — On sait que rien n'égale en Russie la popularité du Tsar. Son nom seul et sa présence surtout s'il est accompagné de son fils, suffisent à stimuler l'ardeur, le courage et l'enthousiasme de ses soldats ; il n'en est point qui ne porte sur lui le portrait du "petit père" et cette image imprimée en couleurs à Moscou pour être distribuée aux troupes, nous a paru digne d'être reproduite.



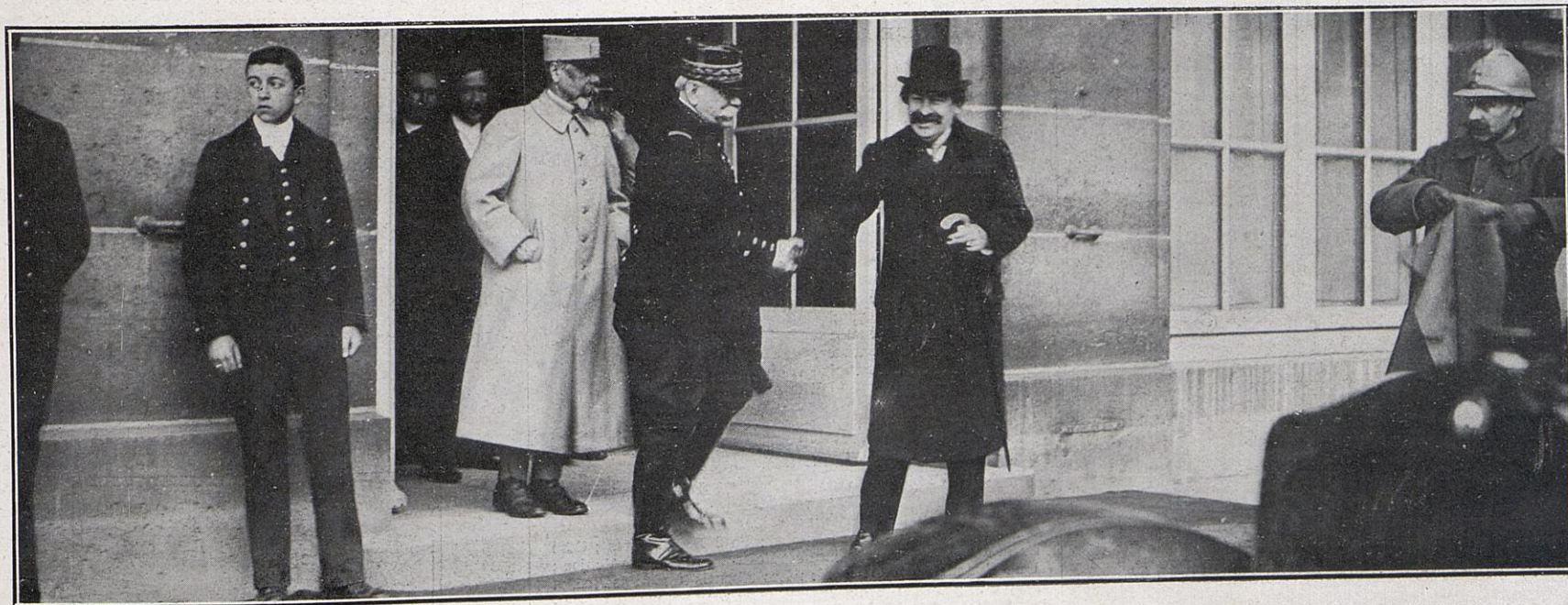
Le Tsarévitch en uniforme de fantassin russe. (Photo prise dans une forêt du front, lors d'une visite du Tsarévitch aux armées.)



LE VOYAGE DU GÉNÉRAL CADORNA. — Le généralissime italien est acclamé dès sa sortie de la gare de Lyon.



Le généralissime Cadorna, accompagné des officiers de sa suite, quitte le palais des Affaires Etrangères.



A leur tour, M. Briand, le général Joffre et le général Roques, regagnent leurs voitures.

